

J.A. 1820 Montreux 1

TRIBUNE
DE

CAUX

Paraît tous les 15 jours
Rédaction, Administration: 9, Trabandan, 1006 Lausanne
Tél. (021) 23 54 82 . Chèques postaux 10 - 25 366

Fr. 0.60 23 juin 1967 2^e année N° 13

Au Proche-Orient...



qui
va construire
l'avenir?

Est-ce notre affaire, Mesdames?

A propos d'Astérix

Est-ce notre affaire, Mesdames? Une question en haut de page tous les quinze jours? J'espère que cette rubrique y répond plus qu'elle ne la pose! Pour ces prochaines semaines, j'aimerais vous proposer un changement de décors, une tournée par monts et par vaux afin de voir comment dames ou demoiselles ont fait du monde leur affaire, quelle bataille elles ont engagée.

Pour ces bonnes raisons, et pour bien d'autres, je vous présente maintenant une librairie. Depuis bon nombre d'années, elle s'est frottée à la clientèle de plus d'une ville de Suisse et de Navarre. Elle a beaucoup aimé les périodes où elle travaillait aux rayons pour les jeunes. Les ressorts de la nature humaine s'y montrent chaque jour, dit-elle, et, lorsque l'on s'y risque, on peut faire beaucoup pour la formation des hommes de demain. L'approche des vacances est un moment tout trouvé pour lui demander ce qu'elle vend à nos enfants et je lui cède donc la plume.

La littérature enfantine est très riche. Les éditeurs rivalisent pour offrir à leurs jeunes clients un choix considérable d'ouvrages de valeur, illustrés avec goût et bien présentés. Les uns donnent l'occasion de connaître la vie d'enfants d'autres pays et d'autres races¹, d'autres font découvrir les hommes qui ont lutté et peiné au cours des siècles pour que le monde devienne ce qu'il est².

Les adultes ont tendance à se lamenter que les enfants choisissent mal leurs lectures. Mais posons-nous la question: combien d'entre nous préférons la lecture facile, à sensation, et nous précipitons sur notre feuilleton?

C'est une maman qui m'a expliqué pourquoi elle ne voulait pas que ses enfants achètent une série bien connue relatant les aventures d'un club de jeunes: «C'est trop facile, me disait-elle, ils ne sont plus capables ensuite de s'intéresser à un récit de voyage ou un livre de sciences naturelles; et plus tard ils ne liront que des romans policiers... comme un temps leur papa.»

Que dire aussi des «bandes dessinées» souvent discutées par les adultes et qui plaisent à tant d'enfants?

Marianne est une de mes clientes régulières. A huit ans, elle disposait déjà d'argent pour s'acheter des livres. Elle ne prenait d'abord que des «Petzi», puis des «Tintin», ce qui n'avait rien de mal en soi, mais entretenait son goût pour la facilité. Un jour, elle s'est laissée convaincre et a emporté «La Trottinette rouge», un ravissant récit qui fut sa première vraie lecture. Depuis, elle n'a plus dépensé un sou pour des bandes dessinées et continue à venir régulièrement chercher des livres qui meublent son esprit et son cœur.

Si nous avons ainsi affaire aux enfants, notre tâche auprès des parents n'est certes pas moindre! Je pense à cette mère si pleine d'admiration pour son fils de sept ans qui se fâchait de ne plus trouver un seul album à son goût. Je lui ai suggéré «M'toto, le Bébé Eléphant», un vrai livre à la portée de son fils. Mais non! Son fils ne voulait que des bandes dessinées et, pour sauver la face, elle me lança avec fierté: «Vous savez, il aime déjà beaucoup la lecture, il a lu tous les Astérix.»

En parlant avec deux de mes collègues, j'ai découvert que la même chose les inquiétait: la démission grandissante des parents. Jour après jour, nous en voyons qui n'osent pas s'opposer à la volonté de leurs enfants et leur demander le moindre effort.

J'ai eu récemment au magasin une dame qui voulait offrir un livre à sa filleule pour sa première communion. Elle m'a fait mettre tout le rayon sens dessus dessous sans arriver à fixer son choix. Au fond, c'était très simple: elle désirait acheter quelque chose de valeur, qui aide sa filleule dans la vie, mais était paralysée par la peur que sa famille la juge bigote et vieux jeu. Quand elle a eu le courage de suivre sa conviction véritable, elle a trouvé le livre, elle est partie heureuse et plus tard est

¹ Par exemple, de la collection «Enfants du monde» (dès 7 ans): Hassan, *Enfant du Désert*; Tacho, *le Petit Mexicain*; Gopa, *Enfant de l'Inde*; Natacha, *la Petite Russe*; Moriko, *la Petite Japonaise*.

² De la collection «Qui est» (de 8 à 10-11 ans): Christophe Colomb; Léonard de Vinci; Edison; Galilée; Churchill. De la collection «Faits et gestes historiques» (dès 12 ans): Grands Hommes de la Médecine; Pasteur et ses Découvertes; Magellan Maître Marin; Capitaine Cook explore le Pacifique, et également *La Bible racontée aux Enfants*, par A. de Vries (5 à 10 ans).

Cours de cuisine et d'économie ménagère cet été à Caux

Pendant la conférence de cet été à Caux, des cours inédits seront donnés sur:

- La cuisine** ou l'art de préparer avec soin des plats de tous les pays
- L'économat** ou l'art d'acheter avec compétence et économie
- Les menus** ou l'art de penser à ses invités
- L'organisation** ou l'art d'être responsable

Chacun est invité à participer aux frais du cours, du séjour, dans la mesure de ses moyens. Finance d'inscription: Fr. 20.—

Dates

Cours complets	Demi-cours
3 au 30 juillet	3 au 16 juillet
31 juillet au 27 août	17 au 30 juillet
	31 juillet au 13 août
	14 au 27 août
	28 août au 11 sept.

Une attestation de participation et d'aptitudes sera donnée à la fin des cours.

Inscriptions auprès de Mlle Ruth Mathys, 1824 Caux. Tél. (021) 61 42 41.

revenue me dire que toute la famille avait été enchantée!

Souvent, lorsque le dialogue est établi avec l'un ou l'autre de mes petits clients, je me demande ce qu'il sera dans dix ans. Quelles seront ses lectures? Seront-elles pour lui une évasion de la réalité? Ou l'aideront-elles à s'intéresser aux autres? Cela me fait l'aimer au-delà de ce qui peut m'attirer ou m'agacer en lui, et chercher pour lui et avec lui quel livre il emportera. Car je me sais responsable de ce que les enfants choisissent et vivent.

Cette librairie m'a raconté encore beaucoup d'histoires, mais il faut bien s'arrêter une fois! Ce qui m'intéresse, c'est la façon simple et directe dont elle s'attaque à un problème qui prend des proportions importantes dans nos pays dits civilisés: la course à la facilité, au moindre effort. Si le progrès nous évite de plus en plus de tâches pénibles, n'est-il pas vrai qu'il nous tiendra à sa merci si nous ne suscitons pas le sursaut de caractère qui peut et doit changer la face du monde? Et cela, c'est dans nos mains.

JACQUELINE



*Le spécialiste
du vêtement féminin*

la maison du tricot sa

lausanne genève neuchâtel fribourg chaux-de-fonds basel zürich

Le Monde: « Il est des batailles que seul le cœur peut gagner »

LA guerre est terminée au Proche-Orient, mais la paix est loin d'être revenue. Qu'ils le veuillent ou non, les peuples qui mettent le doigt dans l'engrenage de la violence découvrent que leur destinée risque de devenir un objet de marchandage dans la confrontation entre « superpuissances » qui caractérise notre époque.

C'est pourquoi, à la stupeur provoquée par les événements auxquels nous avons assisté en quelques jours, a succédé aujourd'hui une sourde inquiétude. En 1958, lors de la crise provoquée par les bouleversements survenus en Irak, suivis du débarquement anglo-américain au Liban et en Jordanie, les nations arabes avaient su faire preuve de la sagesse nécessaire pour éviter le pire. Qu'en sera-t-il aujourd'hui ?

Ces mêmes nations sont à la croisée des chemins. De terribles erreurs ont été commises. Nous permettra-t-on de rappeler ce qui s'est passé en 1945, dans des circonstances qui ne sont pas sans analogie avec la situation actuelle, alors que d'aucuns étaient tentés de mettre une grande nation — l'Allemagne — au ban de l'humanité ? Le traumatisme causé par l'aventure hitlérienne et l'apocalypse de la guerre a débouché sur une nouvelle prise de conscience par le peuple allemand de son caractère national et de sa destinée. « Es kann alles anders werden, es muss alles anders werden. » (Tout peut changer, tout doit changer) était le thème de cette époque. C'est l'honneur du peuple allemand d'avoir su s'engager dans cette voie. Si, aujourd'hui encore, certaines de ses attitudes suscitent parfois de vigoureuses réactions, personne ne peut nier son apport exceptionnel à la renaissance de l'Europe.

En Suisse et ailleurs, nombreux sont ceux qui ont vibré en faveur d'Israël. Cela n'a rien de surprenant : les Suisses, à cause de l'expérience de leur histoire, prennent vite fait et cause pour un peuple dont l'existence est menacée. Mais les combats sont maintenant terminés. Il faut penser à l'avenir. Que sera-t-il ?

UNE tâche essentielle — à côté de celle qui voit à nouveau les représentants du C.I.C.R. jouer courageusement leur rôle de bons samaritains et d'autres organismes se pencher sur le sort des réfugiés — consiste à créer les conditions qui aideront les Arabes à faire face à la réalité sur eux-mêmes et sur le monde dans lequel ils vivent.

D'autre part, la clé de l'avenir du Proche-Orient réside, nous semble-t-il, dans les possi-

bilités de coexistence entre Juifs et Arabes. C'est le problème sous-jacent, celui sur lequel repose l'édifice des traités et des accords possibles. Or, une fois de plus, on s'aperçoit que la guerre ne résout rien, bien au contraire. James Reston, le commentateur politique du *New York Times*, l'écrit de Tel-Aviv : « L'ironie du succès d'Israël, c'est que la victoire militaire ne produit pas la paix... Les Israéliens ont gagné la bataille, mais envenimé un ancien conflit. La puissance du nombre et de la géographie est encore contre eux, et l'esprit de revanche qui a conduit les Arabes dans une aventure sans raison risque de s'aggraver. »

Dans cette situation, que va faire Israël ? Les conseils de modération que reçoit aujourd'hui son gouvernement ne sont pas dictés seulement par la prudence. Tous ceux qui veulent voir le Proche-Orient connaître enfin la paix savent que d'autres solutions que la force doivent être trouvées. « La plus sûre défense d'un pays, c'est l'amitié et la reconnaissance de ses voisins », disait Frank Buchman en 1939. Cela semble impossible, dans les circonstances actuelles, et pourtant c'est la seule solution valable à longue échéance. C'est ce que souligne un éditorial du quotidien français *Le Monde*, dans lequel on peut lire : « Il est des batailles que seul le cœur peut gagner, et c'est le cas, sans le moindre doute, de celle qui oppose, depuis vingt ans, Juifs et Arabes au Moyen-Orient. »

IL n'y a pas de paix possible entre des Etats qui, sur tous les plans, sont persuadés d'avoir raison. L'arme absolue de la paix, c'est l'admission, même timide, même réticente, d'un tort fait à autrui. Mais cela suppose que les grandes puissances, elles aussi, sachent reconnaître leur part d'erreurs. De tous les Etats qui ont été mêlés, depuis vingt ans, à l'histoire d'Israël, aucun n'a le monopole de la vertu. Si, dans les négociations de ces prochaines semaines à Manhattan, le monde voyait le plus petit indice d'un esprit d'honnêteté, il pourrait espérer en un avenir meilleur au Proche-Orient.

Cette partie du monde va-t-elle rester éternellement le point de cristallisation du heurt entre l'Est et l'Ouest, entre pauvres et nantis, entre Blancs et peuples de couleur ? Si tel était le cas, il n'y aurait guère d'espoir. Ou bien va-t-elle devenir le berceau de cette synthèse qui est l'espoir et la condition d'un monde renouvelé ? « Pour les Arabes, la défaite aura été une source incomparable d'enseignements », écrivait un journal de Tunis. Si les événements de ces derniers temps devenaient une source, non seulement d'enseignements, mais de transformations pour tous les hommes et les peuples dont la responsabilité est engagée dans le conflit actuel, on verrait certainement pointer un avenir meilleur.

Caux, un rendez-vous des délégués de l'O.I.T.

Profitant de la proximité de Caux, de nombreux délégués participant aux différentes conférences internationales ayant lieu en ce moment à Genève, notamment celle de l'OIT, viennent rendre visite au centre du Réarmement moral. C'est ainsi que plusieurs ministres du travail, des employeurs et des délégués ouvriers de seize pays se sont déjà retrouvés à Caux au cours des derniers week-ends. Voici quelques extraits des allocutions qu'ils y ont prononcées :



M. Félicien Kimvay, ministre du travail et de la prévoyance sociale du Congo-Kinshasa

« Pendant cinq ans, nous avons connu des difficultés immenses, parce que nous avons manqué de gouverner le pays avec l'amour de Dieu et du prochain. Le Réarmement moral est arrivé chez nous à un moment où la situation était fort tendue ; malheureusement, nous n'avons pas accepté à cette époque les leçons qu'il nous apportait. Ici à Caux, nous trouvons les ferments de la nouvelle intégration que nous désirons pour le monde entier. »



M. Amado Nunez, ministre du travail et de la sécurité sociale du Honduras

« Les cinq Républiques d'Amérique centrale ont cherché à réaliser leur unité par des alliances militaires et politiques. Nous essayons de la consolider maintenant en créant un Marché commun sur le modèle européen. Mais je me rends compte qu'un contenu spirituel est essentiel pour parvenir à l'unité. »



Mme Grete Rehor, ministre des affaires sociales d'Autriche

« Le Réarmement moral est un travail de réconciliation ; il répond à la haine et contient tous les éléments dont a besoin l'humanité aujourd'hui. Nous sommes un petit pays, mais j'espère que nous pourrions contribuer à la réalisation des buts que vous vous êtes fixés. »

(suite page suivante)

garage de bergère



vevey

Téléphone 51 02 55

A propos d'un livre sur la morale de demain

DANS un passage célèbre, Camus avait affirmé que « l'homme n'est pas entièrement coupable, puisqu'il n'a pas commencé l'histoire; ni tout à fait innocent, puisqu'il la continue ». Il importe donc de savoir au nom de quels principes de décision, donc de morale, nous allons « continuer l'histoire » qui, en cette fin du XX^e siècle, prend une singulière accélération.

Dans un ouvrage qui a paru récemment, *Essais de Morale prospective*¹, M. Jean Fourastié a tenté de répondre à cette question. Ingénieur de l'Ecole centrale, titulaire de la chaire d'économie et de statistique industrielle au Conservatoire national des arts et métiers à Paris, il cherche à présenter le défi que posent à la « morale traditionnelle » les profondes mutations de notre époque.

¹ Editions Gonthier.



M. N.K. Choudhury, président du syndicat national des dockers du Pakistan

« Une grave crise qui mettait en jeu le sort des 22 000 dockers de Chittagong, le plus grand port pakistanais, a été évitée grâce à la projection du film des dockers de Rio, « Hommes du Brésil », qui a permis de réconcilier trois groupes opposés au sein du syndicat. Pour nous, la valeur des hommes a autant d'importance que les avantages sociaux. En tant que syndicalistes, notre tâche première est de renforcer le caractère de la classe ouvrière. »

Différentes réceptions ont été données à Genève en l'honneur des délégués de l'OIT par des Genevois engagés dans l'action du Réarmement moral. Au cours de l'une d'elles, le président de la Cour suprême du Dahomey, Me Louis Ignacio-Pinto, devait déclarer :

« On entend des rumeurs de guerre et de luttes interraciales que l'ONU est incapable de résoudre. Pendant sept ans, j'ai été à New York et parfois j'ai été désespéré. Mais avec les principes du Réarmement moral, nous pourrions tous arriver à préparer un meilleur avenir, à semer une graine qui sûrement demain deviendra un grand arbre, en partageant tous ce que nous avons de meilleur. »

Les fruits de qualité
Les légumes toujours frais
s'achètent chez

PITTELOUB
CLARENS

Tél. 61 41 41 / 42 / 43

Sous l'ancien régime, la morale traditionnelle vise avant tout à permettre à l'homme et à sa famille de conserver leur patrimoine. De père en fils, on reste dans la même profession, sur les mêmes terres; les mariages sont arrangés entre « bonnes familles »; il faut à tout prix assurer le maintien des biens acquis. Toute incartade sera sévèrement punie. La société pauvre d'alors est moins tolérante que la société riche d'aujourd'hui.

Puis, c'est l'élévation prodigieuse du niveau de vie des cent dernières années, les progrès remarquables de la médecine qui permettent à la quasi-totalité des nouveau-nés de vivre et d'atteindre l'âge adulte.

Aujourd'hui, que voyons-nous? L'évolution économique et sociale a été si rapide au cours des vingt dernières années que les histoires de peste, de loups, de famines, de supplices, de mariages d'argent paraissent à la jeunesse le fait d'un autre monde, entièrement périmé et sans rapport avec le nôtre.

Ainsi les atrocités de la guerre de 1940 et de celle d'Algérie, qui sont si proches de nous et qui se perpétuent sous nos yeux dans des violences analogues au Vietnam, laissent dans l'esprit des jeunes gens d'aujourd'hui moins de traces que ne l'avaient fait les hécatombes de la Première Guerre mondiale dans l'esprit de leurs pères ou de leurs grands-pères.

Le jeune homme moyen croit faire preuve de grande sagesse en s'attachant à l'acquisition de valeurs scolaires qu'il voit de plus en plus commander la hiérarchie des salaires; préoccupé avant tout de son insertion dans une société d'abondance, il limite ses soins à un univers borné, à la construction d'une cellule à l'abri des intempéries, dont la fondation rapide d'un foyer sera la pièce maîtresse. Il rejette ainsi hors de son atteinte les événements politiques; il ne met pas en doute leur réalité mais il ne s'en considère pas comme responsable et il espère que leurs échéances épargneront l'Europe.

Aujourd'hui on refuse de s'engager

C'est ainsi que l'un des traits dominants de la mentalité morale consciente d'aujourd'hui semble à M. Fourastié être le refus de s'engager dans un système dogmatique délimité par des principes clairement formulés.

Même si la criminalité actuelle a tendance à diminuer par rapport au chiffre croissant de la population — ce qui devrait nous réjouir — la délinquance juvénile par contre croît sans cesse (30% dans les deux dernières années en France). On a constaté que le 80% des enfants de moins de 18 ans qui ont à comparaître devant les tribunaux viennent de familles dissociées (par la mort, la séparation ou le divorce). On constate donc que la famille reste l'institution fondamentale de la vie morale. La pénétration de la science dans tous les domaines de la vie permet à M. Fourastié de développer de manière captivante les limites où commencent et s'arrêtent l'instinct, la morale et l'esprit scientifique expérimental. Et le sociologue français d'affirmer que la morale devient ainsi l'ensemble des règles qui per-

mettent à l'homme de prendre des décisions, différentes de celles que lui aurait dictées son instinct, ou même la morale traditionnelle de nos grands-pères.

Quand on passe aux remèdes qu'il faudrait appliquer pour triompher de la crise morale actuelle, M. Fourastié est plus discret, encore qu'il affirme avec raison qu'il y a un refus de la part des éducateurs de « former l'homme total ». « Parents et professeurs démissionnent faute de poser des normes », dit-il. Il y voit l'une des causes du « dessèchement sentimental, affectif et moral de l'Européen d'aujourd'hui ». Quelle sera donc la morale de la société de demain, dominée par la technique et la science? M. Fourastié croit pouvoir affirmer qu'elle naîtra de notre « connaissance du réel et de notre foi dans le progrès, dans la certitude et la méthode d'une lente mais possible amélioration par les hommes de la condition des hommes ». Si nous sommes au « point zéro » de la morale, laisse entendre l'auteur, c'est que la « morale traditionnelle » est devenue synonyme d'immobilisme et d'accord plus ou moins tacite avec les injustices, et que nous n'avons pas encore, dans notre marche en avant, formulé nettement la morale nécessaire à l'époque nouvelle où nous entrons qui, elle, est dominée par la recherche de la justice.

Un chapitre qui reste à écrire

C'est là qu'il faudrait, à notre avis, aller plus loin. Quand M. Fourastié souligne que l'Evangile reste aujourd'hui encore la plus puissante source d'inspiration de la morale, il convient de préciser qu'un des traits essentiels du christianisme est la notion du *prochain*. La relation de l'homme avec Dieu est non seulement verticale, elle est aussi horizontale: « Quand vous l'aurez fait à l'un de ces petits, c'est à Moi que vous l'aurez fait... » La notion de justice doit donc être complétée par celle de l'amour. On parle beaucoup de cette dernière comme devant être l'inspiration de la « nouvelle morale ». Mais il convient de préciser qu'il s'agit d'un amour désintéressé, jaillissant vers les autres, motivant l'action — ou le renoncement à l'action. Envisagée sous cet angle-là, la vie n'est pas faite de limites imposées par des règles; elle crée au contraire un lien vivant et créateur avec le *prochain* omniprésent. Il y aurait un chapitre passionnant à écrire sur le dynamisme de cette morale-là, orientée vers Dieu et centrée sur le prochain. Nous souhaitons que M. Fourastié l'écrive un jour.

P. M.

Alimentation - Droguerie

CH SECHAUD

Montreux

Peter Howard raconte ses conversations avec des diplomates russe et chinois

On sait que le Centre pour l'Etude des institutions démocratiques de Santa Barbara, en Californie, a récemment organisé à Genève la conférence Pacem in Terris. Aussi est-il intéressant de rappeler les paroles que Peter Howard avait prononcées devant ce même organisme il y a quelques années. Dans un discours pétillant d'anecdotes et brûlant de conviction, le journaliste britannique s'était attaché à démontrer par des exemples comment on pouvait dépasser les oppositions de classe et de race ainsi que les préjugés nés de la haine entre les hommes. Abordant le problème de la coexistence et de la base sur laquelle on pourrait construire une société révolutionnaire à l'Est et à l'Ouest, Howard avait cité les deux expériences personnelles qu'on va lire et que nous avons tirées de son ouvrage Créé pour un grand destin.

Il y a quelques semaines, je me trouvais en Inde. L'ambassadeur de Finlande m'invita à la fête de l'Indépendance de son pays. Le corps diplomatique était là au complet.

Un diplomate chinois se trouvait à cette réception, un homme qui doit avoir à peu près mon âge. Je remarquai qu'il se tenait seul dans un coin, les Indiens observant une certaine réserve à son égard. Je m'approchai et me présentai. Nous nous mîmes à parler. Il était parfaitement au courant du Réarmement moral. Il est d'ailleurs intéressant de constater que le monde communiste comprend ce que nous faisons beaucoup mieux, en fait, que les gens du monde libre, pleins de bonne volonté, pieux et souvent mesquins. Ce Chinois me dit : « Une de vos pièces se joue en ce moment à Delhi. » — En effet, répondis-je. Il me demanda le sujet de la pièce. Je le lui dis. Il se mit à rire et parla des chrétiens de Chine.

— Vous les avez eus longtemps chez vous, lui dis-je.

— Oui, répondit-il, et maintenant ils sont partis.

— Que s'était-il passé? demandai-je.

— Ils s'intéressaient passionnément à l'âme des gens. Ils désiraient aussi remplir leurs églises. Mais nous nous intéressions à la nation, nous avions un plan pour le pays, et c'est pour cela que nous avons gagné la Chine.

Il ajouta : « Je n'ai pas de foi du tout. Le salut personnel est peut-être une excellente chose, mais si vous avez un concept révolutionnaire pour un pays ou un continent, vous triomphez

forcément de ceux qui ne s'intéressent qu'à sauver une âme humaine ou à remplir une église. »

Voilà un jugement qu'à mon avis tous les hommes de foi du monde libre, et particulièrement les chrétiens, feraient bien de peser...

Cocktails et cigarettes à l'ambassade du Libéria

La dernière fois que je me trouvais à Washington, je fus invité à l'ambassade du Libéria. J'arrivai à l'heure exacte, devant me rendre peu après à un autre rendez-vous. A mon arrivée, la seule autre personne présente qui ne fût pas libérienne était un individu éveillé, l'air intelligent, actif, qui adressait la parole systématiquement à tous les Africains présents. J'appris plus tard qu'il était considéré comme l'un des plus efficaces agents de communisation de Washington.

Il s'approcha de moi, pensant que j'étais un diplomate britannique — ce que certains prendraient, j'imagine, comme un compliment.

— Connaissez-vous la Suisse? demanda-t-il.

— Oui.

— Connaissez-vous les délégués à la Conférence sur le désarmement?

— Oui, répondis-je encore.

— Naturellement, dit-il, nous les Soviétiques possédons un grand avantage sur vous autres Occidentaux.

— Ah! et lequel?

— Nous avons une idéologie très forte, qui vise à changer le monde, et vous en avez une très faible.

— Je lui demandai : « Est-ce que nous avons une idéologie quelconque en Occident? » Il éclata de rire. « Oh! non dit-il, vous n'avez aucune idéologie en Occident. Aucune. »

L'ambassadeur d'Ethiopie s'approcha à ce moment-là. Il se trouve qu'il me connaissait. Il fit un grand geste des bras et dit : « Eh bien! Peter, qu'est-ce que vous faites à Washington? Et comment va le Réarmement moral? » A ces mots, le Russe réagit violemment. Dès que l'Ethiopien se fut éloigné, il se tourna vers moi et me dit : « Réarmement moral — vous êtes contre nous. » Je répondis : « Ce n'est pas du tout ce que je dirais. »

— Quelle est alors votre position? demanda-t-il.

— Je pense simplement que vous n'êtes pas à la page, c'est tout. » Cette remarque ne lui fit guère plaisir, et il se mit à m'attaquer avec une certaine vivacité.

— On ne peut changer la nature humaine, lança-t-il.

— La nature humaine peut être changée, répondis-je. Je l'ai vue changer.

Il me demanda de lui donner des exemples.

« Si vous pouvez changer la nature humaine, me dit-il en blaguant, il faudra que je repense toutes mes théories. »

— Eh bien! lui dis-je, allez-y!

Une jeune fille s'approcha alors, nous offrant des cigarettes. Je refusai. Le Russe en prit une et me pressa d'en faire autant.

« Allez-y, fumez! Y a-t-il dans le Réarmement moral un règlement interdisant de fumer? »

Il manque au monde moderne des gens qui mettent autant de préoccupation intelligente, de pensée, de travail à développer le caractère humain et la capacité des hommes à vivre comme des frères, qu'ils n'en dépendent à développer sa richesse, sa puissance et ses connaissances scientifiques.

— Non, lui dis-je, il n'y a aucun règlement interdisant de fumer.

— Alors, pourquoi ne fumez-vous pas? demanda-t-il.

— Ma vie est consacrée à une révolution. Il ne me viendrait pas à l'esprit de gaspiller un centime de mon argent pour du tabac. Il parut étonné de ma réponse.

— Vous y tenez tant que ça? dit-il.

— Pourquoi diable vous autres, communistes, vous imaginez-vous être les seuls à faire des sacrifices? » C'était une idée nouvelle pour lui, qui avait vécu assez longtemps dans le monde libre.

Nous passâmes au jardin. Il était de plus en plus fâché. Une longue table était dressée devant nous. « Venez, me dit-il, prenons un verre. Ça ne vous coûtera rien. » Je pris un coca-cola. Cette fois encore, il m'attaqua avec une certaine agressivité.

« Allons, est-ce qu'il y a un règlement contre l'alcool, chez vous? »

— Non répondis-je, il n'y a pas de règlement contre l'alcool.

— Alors, pourquoi ne buvez-vous pas?

— Quand je suis avec un homme comme vous, je préfère garder tous mes esprits! »

Nous nous mîmes à rire. Remarquez, ce n'était pas toute la vérité. Ce que je ne lui ai pas dit, c'est que je sais par expérience que lorsqu'on veut changer les hommes et qu'on est prisonnier d'une seule habitude, on ne peut pas les aider à se libérer de celles qui les tiennent, eux, prisonniers.

Un problème qu'il faut résoudre à tout prix

Et il faut que nous fassions ce travail, que nous nous attaquions à la nature des hommes — sans appui gouvernemental, sans appui des autorités, entourés de l'incompréhension de toutes sortes de gens qui sont nourris de calomnies par des fourbes, qui prennent parfois plaisir à les entendre et à les répéter comme des sots. Il nous faut le faire, parce qu'on ne peut, à notre époque, laisser ce problème non résolu; si nous ne nous attaquons pas à la nature humaine profondément, radicalement, à une échelle gigantesque, nous nous trouverons placés devant la plus grande catastrophe de l'histoire.

Je voudrais que les gouvernements, les hommes qui détiennent pouvoir et influence, les hommes doués d'une grande capacité intellectuelle, s'attellent à cette tâche. Je crois que c'est la tâche essentielle, mais c'est précisément celle que les gens refusent d'entreprendre. Si l'on s'y met, il faut commencer par soi-même, et c'est là la pierre d'achoppement. Mais dans notre monde moderne, nul n'est plus réactionnaire que celui qui veut voir le monde différent, mais refuse absolument de devenir différent lui-même. C'est là le cœur du problème.



CITERNES

Schweisswerke Steffisburg S. A.
3612 Steffisburg / BE
Tél. (033) 2 83 83

Tribune du monde

Au Brésil.

L'Eglise catholique devant l'éveil des masses

D'un correspondant à Rio de Janeiro

AU début de mai, les 194 évêques du Brésil ont tenu leur huitième Conférence épiscopale à Aparecida do Norte. Ce lieu de pèlerinage, situé sur la route de São Paulo à Rio de Janeiro, a été choisi comme siège de la conférence parce qu'on célébrera en août de cette année le 25^e anniversaire de sa fondation. A cette occasion, le pape Paul VI fera remettre une rose d'or par son secrétaire d'Etat. Sa visite personnelle, attendue depuis longtemps, sera donc différée, mais son message pour l'ouverture de la conférence montre combien les problèmes de ce pays lui tiennent à cœur ; il l'avait déjà visité quelques années avant son élection à la dignité pontificale. Le Brésil compte aujourd'hui environ 80 millions d'habitants, ce qui en fait la plus grande nation catholique du monde. Aussi la condition dans laquelle se trouvent ce pays et le continent tout entier revêt-elle une importance particulière. Pratiquement tous les habitants se disent catholiques, mais ce catholicisme — à la différence de celui de l'Europe — n'a jamais pénétré au cœur des masses, même au cours des siècles passés. Témoin le manque de saints (le Brésil n'a encore aucun saint national), et le manque de vocations sacerdotales. Alors qu'en Europe on compte un prêtre pour 1227 fidèles, il n'est pas rare de trouver au Brésil des paroisses de 17 000 âmes ou davantage. D'autre part, le Brésil compte encore près de 50 % d'analphabètes ; ainsi la moitié de la population ne peut entrer qu'oralement en contact avec les idées nouvelles. De plus, le pays, comme ses voisins, est « en voie de développement ». Malgré les grands progrès industriels de ces dernières années, les produits agricoles constituent encore la plus grande partie des exportations. Et quand bien même plusieurs villes brésiliennes comme, par exemple, São Paulo avec ses 5 millions d'habitants, n'ont rien à envier au développement des pays d'Europe et d'Amérique du Nord, il y a encore d'immenses régions non cultivées et quasi inexplorées, où la population s'éloigne toujours plus du progrès des grandes villes. Il se pose aujourd'hui à l'Eglise du Brésil une

question très pratique : pourra-t-on, dans ces prochaines années, remédier dans un esprit chrétien à ces conditions de « sous-humanité » et amener toute la population à vivre d'une manière d'abord simplement humaine, et enfin chrétienne ? Ou bien les masses se débarrasseront-elles d'une tradition catholique qu'elles ne comprennent pas et qui ne les satisfait pas pour se tourner vers des idéologies de droite ou de gauche ?

Le Concile du Vatican a ouvert les yeux de tous à cette question. Depuis, diverses conférences d'évêques d'Amérique latine ont commencé à mettre au point des mesures pratiques. L'encyclique *Populorum Progressio*, si attentive aux pays en voie de développement, a répondu aux questions encore en suspens.

La tentation des prêtres-ouvriers

Ces dernières années, un certain nombre de prêtres et de laïcs, poussés par le désir d'obtenir une transformation rapide des conditions sociales, ont été entraînés sur des voies dangereuses ; ils espéraient ouvrir les yeux et les oreilles des masses à la richesse de la doctrine chrétienne et en même temps retirer aux communistes le monopole du progrès humain. Lors de la révolution anticommuniste de 1964, plusieurs prêtres et laïcs furent arrêtés et exilés comme communistes. En Colombie, un aumônier des étudiants quitta même la soutane et perdit la vie en luttant avec les guérillas contre les troupes gouvernementales.

Cette tendance à l'extrémisme est combattue par des hommes comme le cardinal Rossi, président de la Conférence des évêques brésiliens. Le souci de ces responsables est de maintenir l'équilibre entre la vocation sacerdotale et le désir de changer les structures sociales. Récemment encore, le cardinal de São Paulo déclara dans une interview : « Il ne faut pas souhaiter que, pour donner un exemple, des prêtres se transforment en sociologues, économistes ou politiciens. Au contraire, il faut que le prêtre, revêtu de sa mission surnaturelle, reste un prêtre authentique. Ainsi seulement il appor-

tera sa contribution, irremplaçable, à la création d'un monde meilleur. » Dans sa lettre aux évêques rassemblés à Aparecida, le Saint-Père insiste lui aussi sur l'authenticité de la foi, sur la dignité et les devoirs de l'évêque et sur la formation de bons prêtres.

Néanmoins, la résolution finale de la conférence reconnaît « l'urgente nécessité de véritables réformes sociales », et Don Helder Camara, le dynamique archevêque de Recife, reste secrétaire de l'« Action sociale ». Plusieurs militaires l'avaient soupçonné de communisme parce qu'il avait prédit que la région sous-développée du nord-est du pays connaîtrait ces prochaines années « des bouleversements sociaux ou le chaos ».

Les universités, terres de mission

Un autre rapport de la conférence traite des universités. La révolution anticommuniste y a, sinon tout à fait éteint les foyers de marxisme, du moins fortement atténué leur influence. « Nous devons reconnaître que les universités sont dans une large mesure étrangères à l'Eglise et sont devenues terrains de mission. Par conséquent, il s'agit d'apporter le message chrétien d'une manière nouvelle dans le cadre des problèmes et des préoccupations de l'étudiant. Il faut admettre que, dans la situation actuelle, il est juste et nécessaire de centrer l'intérêt sur les questions temporelles et sociales. Tout le travail pastoral dans les universités doit être orienté dans ce sens. » En pratique, cela signifie qu'il faut donner la priorité aux organisations d'étudiants qui ne se contentent pas de présenter le message et la grâce de Jésus-Christ, mais veulent aussi améliorer l'ordre temporel en y faisant pénétrer l'esprit de l'Evangile. Cette nouvelle attitude de l'Eglise du Brésil et de l'Amérique du Sud, qui consiste à s'occuper des questions pratiques de ce monde et prend délibérément position à leur égard, se heurte inévitablement à de l'opposition. Bien des gens qui jusqu'ici accusaient l'Eglise d'être hors du monde s'offusquent maintenant de son intérêt pour les problèmes d'ici-bas. Mais grâce à ce nouvel esprit, l'Eglise est en train de sortir du ghetto dans lequel elle s'était confinée durant des siècles. Jamais aucune conférence épiscopale n'a trouvé un tel écho dans les journaux du pays.

Si l'Eglise au Brésil et en Amérique du Sud réussit, par un christianisme vécu, à traduire dans les faits le message du Christ, elle pourra aussi donner une nouvelle direction à la mission dans les pays non chrétiens du tiers monde.

PETER ORGLMEISTER



H. Randin
Electricité

Petit-Chêne 17, Lausanne
Tél. 22 50 42

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S. A.

Rédaction, administration, publicité :
9, chemin du Trabandar 1006 Lausanne
Tél. (021) 23 54 82. CCP 10 - 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

France : 20 F, à verser par mandat
de versement international

Rédacteurs responsables :
Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux

Un employeur congolais nous parle des mines de diamant

LE Congo a disparu de la « une » des journaux. La stabilité du régime du général Mobutu n'est mise en doute par personne et la sécurité revient dans des régions violemment secouées depuis l'Indépendance par les guerres tribales et la rébellion. Le nombre des provinces a été sagement ramené de 25 à 8, ce qui a diminué d'autant le nombre des « ministres » et de tout l'appareil dispendieux qui les accompagnait. Une nouvelle Constitution vient d'être approuvée par le peuple consacrant l'instauration du régime présidentiel. Un nouveau parti politique est en train de voir le jour, basé non plus sur des attaches tribales, mais sur des idées et sur un programme constructif pour l'ensemble du pays, parti qui avait toujours fait défaut jusqu'à présent.

Les seuls points noirs restent la situation économique et financière et la production agricole, toujours déficitaire.

Partout où les circonstances politiques et militaires l'ont permis, les industries privées au Congo ont maintenu la seule infrastructure économique solide du pays. Notre interlocuteur d'aujourd'hui est justement l'un des représentants de cette industrie, fondée par des Européens, mais qui passe de plus en plus en mains congolaises. M. Beya, de Bakwanga, délégué de la Fédération des entreprises provinciales à la Conférence internationale du travail à Genève, et qui est monté à Caux avec toute la délégation de son pays.

Trafic illicite

Bakwanga — appelé aujourd'hui Mbuji-Mayi — est le centre de l'exploitation du diamant industriel et fournit le 60 % des besoins mondiaux. Mais la région est si riche en diamants que le trafic frauduleux de ces pierres précieuses est difficile à endiguer. Il s'ensuit que tout un chacun qui prend la peine de « gratter » le sol a des chances de trouver de quoi faire fortune rapidement. Il s'agit simplement de confier les pierres ainsi trouvées à l'un des nombreux trafiquants dans la région, surnommés « Sénégalais » parce que ce sont pour la plupart des Africains de l'Ouest qui dissimulent aisément les pierres dans les pans de leurs immenses robes. Chaque mois, on compte que 500 000 carats quittent ainsi clandestinement le territoire de la République pour être écoulés sur les comptoirs de vente établis à Brazzaville et à Bujumbura. Le gisement se déprécie, car les endroits les plus accessibles sont déjà « écremés » et il ne reste à la société que les gisements plus profonds, dont l'exploitation est naturellement plus coûteuse.

Les conséquences sociales de la fraude sont graves, nous dit M. Beya. La population a perdu le goût du travail agricole, qui rapporte évidemment moins que le trafic des « pierres ». La région qui exportait du maïs avant l'Indépendance doit maintenant faire venir la plus grande partie de sa nourriture. Il y eut même une grave disette en 1963. L'abondance des billets de banque a également provoqué une inflation provinciale considérable, et le coût de la vie a augmenté de 30 %. Les gains illicites faciles ont amené une sérieuse décadence morale; les jeunes femmes sont attirées par

des hommes qui offrent de fortes sommes, et de nombreux ménages sont disloqués.

Afin de protéger la valeur des diamants, les besoins mondiaux sont plafonnés. S'il y a trafic illicite, la valeur des ventes autorisées diminue donc d'autant. Lutter contre la fraude est ainsi une nécessité pour l'Etat. Mais, certains hauts personnages du pays y ayant eu recours pour augmenter leurs avoirs dans les banques suisses ou belges, il fut quasi impossible de l'enrayer. Le métier de membre de la « police des mines » était l'un des plus profitables qui soient ! Au début de son « règne », le général Mobutu prit des mesures draconiennes en donnant tout pouvoir aux tribunaux militaires pour juger les trafiquants, réprimant en premier lieu les nationaux du cadre administratif qui avaient failli, infligeant des peines de deux à vingt ans de prison. Les premiers résultats furent encourageants. Mais on constate depuis quelque temps un certain relâchement à tous les échelons.

« Au Congo, nous confie M. Beya, les tragiques événements des dernières années ont tué la conscience nationale. On ne voit plus ce qui pourrait animer l'ardeur des populations. Pourtant, la construction d'un pays requiert un minimum de conscience et de dévouement. Recréer la conscience est ainsi devenu une tâche primordiale, car on apprend le « pourquoi » de ses actions. C'est là, affirme M. Beya, que le Réarmement moral a un rôle indispensable à jouer.

« Dans une société privée, conclut l'industriel congolais, il faut être digne de sa place, car on est responsable de gérer le bien d'autrui. Il faut travailler et lutter pour vivre et pour avancer. Il faut baser son action sur une certaine solidité morale. C'est là précisément ce qui a manqué dans un pays comme le Congo pour donner confiance aux investisseurs étrangers. Si nous ne luttons pas pour forger des hommes consciencieux et honnêtes, jamais nous ne trouverons des banquiers étrangers prêts à faire confiance à des Congolais. »

N'est-ce pas là la clé du développement ? C'est pourquoi M. Beya estime indispensable la venue à Caux des jeunes cadres industriels africains pour qu'ils y soient formés à la poursuite des objectifs du Réarmement moral et puissent, d'une manière positive, assurer leur futur travail de gestion économique et financière.

P.-E. D.

Le conseiller de l'Imam:

« Le Soudan a un grand rôle à jouer pour créer la paix »

Après neuf mois d'un gouvernement de coalition, le Soudan connaît aujourd'hui une crise profonde, résultat d'un conflit inévitable entre modernistes et traditionalistes. Ce qui ajoute au drame, c'est qu'il se joue au sein de la famille la plus puissante du pays, celle des descendants du grand Mahdi qui battirent les troupes de Kitchener en 1881.

En effet, le jeune premier ministre (31 ans) Sadik El Mahdi, qui vient de présenter sa démission après un vote de censure de l'Assemblée nationale, ne jouissait plus de l'appui de son oncle, le puissant imam El Mahdi, chef politique et religieux de la secte des Ansars (7 millions de membres). Ce dernier désire, semble-t-il, établir une République islamique au Soudan, dont il deviendrait le président. Son neveu, par contre, préparait des élections générales pour la fin de cette année, d'où serait sans doute née une République laïque.

Le prédécesseur de Sadik El Mahdi, Mohamed Mahgoub, été réélu premier ministre, en attendant que la querelle de famille soit résolue.

Pendant ce temps, le conseiller de l'imam, le médecin soudanais Abdel Hamid Saleh, est venu à Caux « pour y trouver la perspective nécessaire à la recherche de solutions inspirées par Dieu pour un pays et un continent en crise ». Pressé d'accepter un poste ministériel dans le nouveau gouvernement, le Dr Saleh a décliné l'offre afin d'être libre de jouer le rôle d'arbitre entre les différentes factions politiques de la plus grande famille du Soudan. « Le Soudan a neuf pays comme voisins, déclara-t-il à Caux; notre rôle devrait être d'apporter un espoir et la paix dans le cœur des millions d'hommes qui nous entourent. Toute l'humanité doit faire un pas en avant, se libérer des chaînes du passé et créer une société nouvelle sous la direction de Dieu. Certains hommes se targuent de spiritualisme, mais ils échouent parce qu'ils ne redressent pas ce qui est moralement faux. Caux pourrait montrer la voie au monde, là où les hommes politiques ont échoué, là où la démocratie a échoué. Il n'y a pas d'autre moyen de s'en sortir que de retourner à Dieu et de L'écouter. »

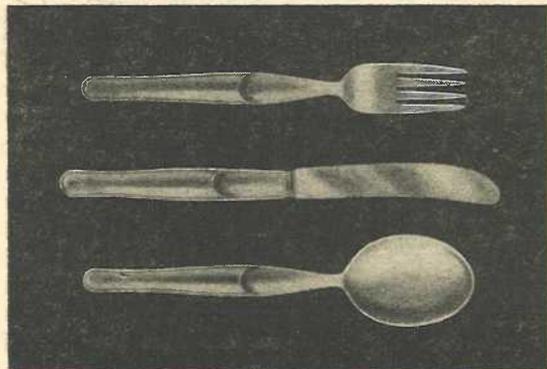


Argenterie
Porcelaine
Cristaux
Lampes décoratives
Petits meubles

Magasins à Montreux:

Av. des Alpes 60
Av. du Casino 42

Les meilleures marques
à des prix avantageux



A Saint-Gall:

Une expérience concluante pour associer le public à la bonne exploitation des transports urbains

ALORS que, dans certains pays, l'effort des gouvernements et de l'industrie doit porter sur la création de nouveaux emplois, en Suisse, l'ingéniosité des cadres de la vie économique est mise à contribution pour étudier comment répondre aux exigences grandissantes du public avec un personnel toujours plus réduit.

C'est le cas notamment des transports urbains. Leur réseau s'étend en Suisse sur une longueur totale de 1400 km. et ils occupent quelque 8600 agents. Ils transportent chaque année environ 660 millions de personnes au total et disposent de près de 2500 véhicules pour venir à bout de ce trafic. Sait-on que ces voitures ou remorques couvrent environ 250 000 km *chaque jour*, ce qui représente plus de *six fois* le tour de la Terre !

La rationalisation dérange les habitudes !

Devant l'augmentation constante de leurs frais généraux, dans lesquels ceux du personnel représentent 70-80 %, les entreprises de transport se voient obligées de recourir à des mesures de rationalisation. Aussi, d'un bout à l'autre de la Suisse, voit-on ces entreprises prendre des initiatives qui sont plus ou moins bien accueillies par le public. Zurich a introduit le système des remorques réservées aux porteurs d'abonnements. Aucun employé n'est là pour faire le contrôle. S'il arrive à un visiteur de passage de monter par erreur dans cette remorque — ainsi que le fit récemment l'auteur de cet article — un écriteau l'invite à passer au prochain arrêt dans la voiture motrice pour y verser son dû. A Lausanne, on introduit de plus en plus le système des trolleybus à un seul agent. Pour soulager celui-ci, des postes



Les porteurs d'abonnement de tous âges peuvent commander eux-mêmes l'ouverture des portes.

pour la vente et l'oblitération des billets sont établis aux arrêts principaux.

Une expérience intéressante est en cours à St-Gall. Désireuse d'éviter aux conducteurs de trolleybus un surcroît de travail et des embouteillages à l'entrée des voitures, la direction de cette entreprise a eu l'idée de faire participer le public à la solution du problème en introduisant le « self-service »... Celui-ci consiste en un automate qui, placé à l'entrée des voyageurs, « marque » le billet que lui présente l'usager. Par la suite, un second automate voudra bien s'occuper du voyageur non muni de titre de transport et lui fournir celui-ci...

Une expérience semblable de « self-service » intégral a déjà été faite sur une ligne d'autobus zurichoise. Le succès a été tel que le système va être introduit prochainement sur l'ensemble du réseau d'autobus.

Nous sommes allés nous entretenir avec M. Joss, directeur des Transports publics de St-Gall, une compagnie qui, depuis plusieurs années déjà, est à l'avant-garde de la modernisation des transports urbains. Notre interlocuteur cherche constamment à favoriser l'esprit de coopération entre le public et les compagnies de transport. « C'est une nécessité, nous dit-il, afin d'éviter l'un des problèmes de la vie moderne : le congestionnement du trafic dans les villes. La seule solution, c'est d'encourager leurs habitants à laisser leur auto à domicile et à recourir pour leurs déplacements aux transports publics. » M. Joss nous a précisé à cet égard qu'une auto transporte en moyenne un passager et demi. Proportionnellement à la place qu'elle occupe, un trolleybus en transporte dix fois plus, un trolleybus avec remorque, dix-sept fois plus.

Dans le cadre de la campagne qu'il a entreprise, M. Joss a eu l'idée, à l'instar de ses collègues des villes suisses, de réorganiser les tarifs, afin d'inciter le public à utiliser des abonnements. C'est ainsi qu'aujourd'hui à St-Gall, selon une enquête récente, 51 % des passagers sont porteurs de l'abonnement de réseau ; (prix : 20 fr.) 31 % emploient des carnets de 10 courses (à 3 fr. 50) 18 % des passagers seulement ont besoin du billet à plein tarif (40 ct.)

Le public est-il honnête ?

M. Joss est satisfait des résultats obtenus. « Si la moyenne encaissée par voyageur a légèrement diminué, dit-il, le nombre des passagers a augmenté sensiblement, équilibrant nos recettes et drainant une plus large part du public dans les transports collectifs. »

Il est évident que les nouvelles méthodes font confiance à l'honnêteté du public. Comment celui-ci se comporte-t-il à cet égard ? « Il y a moins de 1 % de resquilleurs », nous a répondu M. Joss. Il est vrai que ceux-ci, s'ils sont pris, sont passibles d'une amende et, en cas de récidive, peuvent être déferés devant le tribunal.



Les passagers poinçonnent leurs billets au moyen de cette machine située sur la plate-forme arrière des véhicules.

Vivre ensemble et vivre mieux dans les villes demande incontestablement un apprentissage de la part du public comme du personnel des entreprises de transport. Qui n'a été le témoin — ou parfois l'acteur — de ces incidents tragiques qui ne font qu'énervner ceux qui vont à leur travail ou en reviennent ? Je me suis souvent dit que le personnel des compagnies de transport devait en savoir davantage sur la nature humaine que le commun des mortels. Et le public, disons-le aussi, a vite fait de juger de l'état d'esprit qui règne dans une compagnie en voyant le personnel à l'œuvre. « Tel je suis, tel est mon pays » — dit-on parfois. Cela commence par des choses aussi concrètes que la manière de voyager dans nos villes.

D.M.



Votre fournisseur
de
fenêtres normalisées

**FABRIQUE DE FENÊTRES SA
6110 WOLHUSEN**

Tél. (041) 87 12 29

Stocks importants